

sourires, un très mauvais malade. Les pauvres médecins n'ont jamais rien à faire avec vous. Dans quelques jours vous en serez quitte. Ah ! ah ! fit M. Courtois en se frottant les mains, je suis de la vieille souche moi ! Mais, soyez tranquille, je ne vous aurai pas dérangé pour rien. J'entends vous payer vos visites cinq francs pièce, pourvu que vous me teniez parole et que cela n'aille pas trop loin. Après cela, docteur, nous mangerons ensemble le plus succulent des dîners truffés qui aient jamais paru dans la boutique de Chevet ; le susdit dîner arrosé de vin de Champagne. Mais commencez par me rendre l'appétit.

— Je vais y travailler.

Et le docteur se mit à écrire son ordonnance.

— En outre de ce que j'ordonne sur ce papier, tisanes et potions, que l'on vous fera prendre aux heures prescrites, il faut que vous vous couchiez aussitôt, en vous tenant chaudement. Demain, ne vous levez que trois à quatre heures dans le milieu du jour, et mettez-vous auprès d'un bon feu. Bien entendu, la diète par-dessus tout cela, et attendons patiemment. Du reste, je reviendrai demain soir.

— Ainsi, vous pensez que je n'en aurai pas pour longtemps ?

— C'est mon avis : au revoir.

Dans l'antichambre, le médecin fut arrêté par Marianne.

— Mon Dieu ! monsieur le docteur, allez-vous nous tirer d'inquiétude, lui demanda cette fille en ayant l'air de s'essuyer les yeux avec son tablier. Je tremble pour mon pauvre maître, car il est homme à épouser ses forces avant d'appeler à l'aide.

— Il est bien mal.

— Vraiment ! s'écria Marianne en joignant les mains ; y a-t-il du danger, monsieur le docteur ?

— Tellement que je ne lui donne pas quinze jours à vivre. C'est un homme depuis longtemps miné par un catarrhe toujours négligé : il résiste depuis bien des années, mais enfin le mal a tout envahi, il n'y a plus de ressources. Cependant, ne négligez pas mon ordonnance, parce que cela pourra toujours adoucir son mal, et rendre ses derniers moments plus supportables.

Marianne se cacha la figure dans son tablier et reconduisit le médecin en sanglotant. La porte fermée, elle se redressa : O vieux ladre ! se dit-elle, nous allons donc avoir ton testament !

Un moment après elle rentra dans la chambre de son maître, bassina le lit, l'aidait à se déshabiller, à se coucher, lui faisait prendre de la tisane, le tout avec force soupirs et d'un air profondément triste.

— Veux-tu me faire un plaisir ? lui dit brusquement M. Courtois, avec un geste d'impatience.

— Parlez, Monsieur.

— C'est de me montrer un autre visage. Que diable ! tu soupirez comme si tu étais à mon enterrement. Cependant le médecin n'a nulle inquiétude et doit me remettre sur pied d'ici à quelques jours. C'est peut-être ça qui te fait de la peine.

— Pouvez-vous parler de la sorte !

— Eh bien alors, pourquoi cet air désolé ?

— Ah ! Monsieur !

— Veux-tu parler, pendarde ! Le médecin t'a-t-il dit autre chose qu'à moi ?

Le médecin ne m'a rien dit.... on ne m'a dit que des choses insignifiantes.

— Bien sûr ?

— Pourquoi pas ? On sonne ! Pardon, je vais ouvrir.

— Si ce docteur du diable me trompait, se dit M. Courtois, dans une anxiété cruelle ; si j'étais réellement malade ! Et je ne me sens pas trop bien, vraiment.... Mais au moins il aurait cherché à m'insinuer cela d'une manière ou d'une autre, il ne m'aurait pas mis la joie dans l'âme, ce double traître ! car j'ai eu là un vrai moment de bonheur en le quittant. Et cette diablesse de fille qui vient me sonner le tocsin aux oreilles et me noircir les idées ; j'en suis outré. Que croire, maintenant, que penser ?... J'en ai la fièvre !

Marianne rentra.—M. Victor, votre neveu, demande à vous voir.

— Mon neveu ! qu'il s'en aille au diable ! En veut-il déjà à ma succession, ce drôle ?

— Mais le voici, Monsieur !

M. Courtois se leva sur son lit, et lançant sur son neveu des regards irrités :

— Que venez-vous faire ici, Monsieur ? s'écria-t-il, d'une voix étouffée ; vous ai-je demandé ? ne puis-je me passer de vous ? venez-vous me guetter et vous assurer si mon mal est sérieux ou non ? J'ai besoin de repos et de tranquillité, et je ne veux pas qu'on me vienne troubler le sommeil, entendez-vous ?

— Là, là, mon oncle, apaisez-vous : je viens, en passant, vous faire une petite visite, et j'apprends seulement à votre porte que vous

êtes indisposé. Là-dessus, je m'imagine qu'un peu de distraction pourra vous être agréable, et j'entre pour causer un moment et vous conter les nouvelles.

— Quand on est malade, on ne cause pas.

— J'espère bien, mon oncle, que vous n'êtes pas malade, mais seulement indisposé.

— Je n'en sais rien, Monsieur, et en attendant je veux prendre des précautions.

— C'est juste.

— Eh bien ! alors, laissez-moi en paix !

— Bonsoir, mon oncle.

— Bonsoir !

— Cependant, si votre indisposition se prolongeait, vous me permettriez de venir vous voir ?

— Si mon indisposition se prolongeait, j'aurais encore un plus grand besoin de repos. Ainsi, vous pouvez vous tenir tranquille.

Victor se retira, conduit par Marianne, qui lui raconta tout ce qu'elle avait appris du médecin, et lui promit d'aller, soir et matin, lui faire connaître les nouvelles de la maison.

— Non, il m'est impossible de supporter ce garçon près de moi, se disait M. Courtois encore tout ému ; sa vue seule me tue ! Il me semble qu'il ne vient ici que pour faire l'inventaire de ce que je possède : c'est mon héritier ! Nous verrons, nous verrons ! J'espère bien d'ailleurs ne pas abandonner la partie de si tôt. C'est cependant une chose fort étonnante, qu'il faille ainsi, un jour ou l'autre, disparaître et abandonner au premier venu tout ce qu'on a si péniblement gagné. Mon Dieu ! la sottise pensée ! Il ne faudrait pas la ruminer bien souvent pour se dégoûter du tracas de ce monde... Ouf ! à quoi vais-je rêver ? Songeons à nous guérir, c'est là l'essentiel. Et tandis que nous sommes encore maître d'un assez joli patrimoine, usons-en pour nous remettre sur pied. Oui, si demain ou après-demain, au plus tard, je ne me sens pas mieux, je veux consulter les premiers médecins de Paris ; il en coûtera ce qu'il en coûtera ! Jamais dépense ne me sera plus utile. La belle aventure, si pour ménager quelques écus, j'allais tout perdre au profit d'un drôle qui se rirait de moi !

Le lendemain et le surlendemain n'amènèrent que d'assez tristes changements : M. Courtois se sentait plus faible, plus dégoûté, plus souffrant. Or, trois jours de maladie étaient bien trois siècles pour un homme pareil ; et vivre dans l'inaction, dans un repos forcé, lui était encore un intolérable supplice.

— Le médecin me trompe, se disait-il, c'est sûr ; plus je vais, plus je m'affaiblis, et, sur son pied, j'en ai pour longtemps avant de courir les rues. Cet homme fait son métier, il traîne la chose en longueur pour multiplier ses visites ; à sa place, j'en ferais peut-être autant. Oui, mais je n'y suis pas, à sa place, et, comme je n'ai pas l'habitude d'être la dupe d'autrui, je dois couper court à ce manège. Aujourd'hui même je consigne mon docteur à ma porte, et le fais remercier de ses services ; puis j'envoie aussitôt Marianne chercher Dancourt et Tranchet, nos deux illustres, en leur promettant ce qu'ils voudront pour les faire marcher plus vite. Qu'importe la dépense ! si je suis sur pied huit jours plus tôt, j'aurai bientôt comblé ce déficit.

M. Courtois savait prendre une résolution, et il donna ses ordres en conséquence à Marianne. Celle-ci eut bonne envie de se récrier, mais le malade se montra si impérieux et si résolu, qu'elle dut obéir sans mot dire.—Ce vieux ladre n'est pas si sot, pensa-t-elle, et il saura dépenser son argent pour se conserver. Je suis curieuse de savoir ce que diront ces grands messieurs. Pourvu qu'ils n'aillent pas me le ressusciter et souffler à leur profit les balles rentes promises par le neveu.

La fin au prochain numéro.

MANUEL OU RÈGLEMENT DE LA SOCIÉTÉ DE TEMPERANCE,

DÉDIÉ À LA JEUNESSE CANADIENNE

PAR M. CHINIQUY, PRÊTRE, CURÉ DE KAMOURASKA.

LES PERSONNES qui désireraient se procurer le petit ouvrage ci-dessus, pourront s'adresser au Bureau des MÉLANGES.

Prix : un schelling ; dix schellings la douzaine.

N. B.—Cette réduction dans le prix de cet ouvrage est telle que ceux qui sont au fait des dépenses qu'occasionne l'impression d'un livre aussi volumineux, comprendront facilement qu'il n'y a que le désir de le répandre dans toutes les classes qui ont pu y donner lieu. On espère donc trouver une compensation dans l'empressement de chacun à en faire l'acquisition.

TOUTES personnes qui doivent à feu M. J. Z. CARON vicaire-général, curé de St. Clément et celles qui ont quelque balance à faire sont priées de se présenter tous les MERCREDI et JEUDI prochain et suivants de chaque semaine à St.-Clément au presbytère ou chez M. Ls. HAINAULT, N. P.